

HOMÉLIE DE LA FÊTE DE SAINT LOUIS

Cathédrale de Blois, 25 août 2015

*« Seigneur, tu as appelé saint Louis
De la charge d'un royaume terrestre
A la gloire du Royaume des cieux ;
Accorde-nous, par l'intercession de celui
Qui est le patron de notre diocèse,
De travailler comme lui à la venue de ton Règne
En accomplissant nos tâches temporelles. »*

Frères et Sœurs,

Je suis très heureux que le diocèse de Blois soit sous le patronage de saint Louis. Très heureux, parce que saint Louis est un homme « du siècle » comme on disait autrefois, c'est-à-dire un homme vivant dans le monde et assumant ses responsabilités dans le monde, comme la majorité d'entre nous. Même si le métier de roi qu'il exerçait n'est pas un métier banal, et même s'il avait choisi d'être tertiaire franciscain, sa vie a été celle d'un laïc dans le monde, d'un baptisé « accomplissant des tâches temporelles », comme le dit la prière d'ouverture, à partir de la grâce de son baptême.

Saint Louis signait « Louis de Poissy », parce que c'est à Poissy qu'il avait reçu le baptême le jour même de sa naissance. Et nous-mêmes, c'est d'abord à partir de notre baptême que nous demandons à Dieu de nous aider à travailler à la venue de son Règne.

Comment devons-nous nous y prendre ?

1/ D'abord, il s'agit d'être des hommes et des femmes de *prière*. C'est ce que souligne la première lecture, tirée du premier livre des Rois (*1 Rois 3, 11-14*). Salomon, appelé à guider le peuple de Dieu et mesurant la difficulté de sa tâche, se voit proposer par Dieu de lui demander ce qu'il veut ; et, au lieu de lui demander des avantages matériels, il demande « le discernement », c'est-à-dire, si l'on traduit littéralement, « un cœur qui écoute ». Cette magnifique formule est une définition de la prière. Prier, ce n'est pas d'abord dire ou faire quelque chose, mais c'est d'abord se mettre à l'écoute. C'est l'écoute qui donne de la valeur à ce que nous disons ou faisons. Devant Dieu, l'écoute précède toujours l'action, comme la grâce précède toujours le mérite.

Cette primauté de l'écoute ne vaut pas seulement par rapport à Dieu, mais aussi par rapport aux frères humains. Rien ne peut être réalisé ensemble si nous ne commençons pas par laisser à l'autre le temps de se dire, pour agir avec lui à partir de la connaissance qu'il nous aura donnée de lui-même. C'est sur cette relation d'écoute entre les éducateurs et ceux dont ils ont la charge que nous avons réfléchi cet après-midi, avec les chefs d'établissements de l'enseignement catholique.

2/ Ensuite, il s'agit d'*accomplir* vraiment nos tâches temporelles. Non de les subir, mais de les vouloir jusqu'au bout, et d'en faire ainsi une offrande. La vocation des baptisés, en effet, n'est pas seulement de servir Dieu dans des activités « saintes » (comme par exemple la prière), mais aussi de le servir dans des activités qui ne le sont pas, et qui peuvent être simplement utilitaires. Ces activités « profanes », c'est à nous de les rendre saintes. Si vraiment nous croyons en Dieu, nous savons qu'il n'y a finalement rien dans notre vie qui soit purement « profane » ou « temporel » : tout, dans notre vie sur terre, a une valeur d'éternité.

En disant « tout », je pense en particulier à un point particulièrement délicat qui concerne la vie de saint Louis. Plusieurs fois dans sa vie, il a été conduit à faire la guerre : activité profane s'il en est, et activité de dernier recours, quand toutes les autres solutions ont été épuisées. Saint Louis a pensé qu'il était de son devoir de participer à deux croisades : au cours de la septième, il fut fait prisonnier, puis libéré contre rançon, et au cours de la huitième, il perdit la vie devant Tunis. Je ne sais pas si saint Louis a eu raison ou non de faire la guerre, et je ne sais pas si la guerre qu'il a faite était sainte, mais ce qui est sûr, c'est qu'il s'est efforcé de la faire *saintement* – c'est-à-dire, comme plus tard Jeanne d'Arc, en servant Dieu et en respectant ses adversaires comme Dieu le lui demandait. Même sans croire en Dieu, chacun sait ou devrait savoir que la guerre est un dernier recours, lorsqu'il est impossible de faire autrement, et qu'il existe des lois de la guerre, garanties aujourd'hui par des conventions internationales, et auxquelles on est soumis en toutes circonstances. Les terribles guerres du 20^e siècle ont failli le faire oublier, et il ne faudrait pas que notre siècle se rende à son tour coupable d'un pareil oubli : lorsque la guerre paraît être un ultime recours pour finalement sauver la paix, comme ce fut le cas quand on se battait contre le nazisme par exemple, tous les coups ne sont pas permis.

Parmi les adversaires que saint Louis a dû affronter, et dont la plupart, même non chrétiens, avaient un esprit chevaleresque et respectaient les lois de la guerre, certains, très minoritaires il est vrai, considéraient que tous les coups étaient permis. La secte ismaélienne des « Assassins » (leur nom, « *hachichiyyin* », est passé dans notre langue), apparue vers 1150, avait érigé la terreur en arme politique, et leur chef affirmait : « les véritables saints sont ceux qui tuent d'autres hommes et sont ensuite tués eux-mêmes. » Cette attitude, dont nous retrouvons malheureusement des résurgences aujourd'hui, était aux antipodes de celle de saint Louis, mais aussi de la grande majorité de ceux qu'il combattait : de ce point de vue, la ligne de partage ne passait pas entre chrétiens et musulmans, mais entre ceux qui respectaient l'humanité et ceux qui la niaient en prétendant servir Dieu. On voit par là qu'il y a des points communs entre l'époque de saint Louis et la nôtre : la question n'est pas de faire la guerre ou de l'éviter à tout prix, mais d'être dignes en toutes circonstances de notre humanité créée par Dieu.

3/ Il s'agit enfin de nous rappeler qu'en accomplissant nos tâches temporelles, nous travaillons à l'avènement d'un royaume qui nous dépasse, parce que c'est le Royaume de Dieu. En servant son royaume de la terre, saint Louis avait conscience de ne pas travailler pour ce seul royaume, mais pour le royaume du Christ, qu'il ne lui appartenait pas de bâtir avec ses forces humaines, mais surtout de *révéler*. Dans le dialogue de Jésus avec Pilate que nous venons d'entendre en *Jean 18*, une phrase est souvent mal comprise. On fait souvent dire à Jésus « mon royaume *n'est pas* de ce monde », alors qu'il dit, comme nous l'avons entendu, « mon royaume *ne provient pas* de ce monde ». Cette différence est importante : si Jésus avait dit « mon royaume *n'est pas* de ce monde », cela aurait signifié qu'il était pour plus tard, pour l'au-delà, et que pour le moment il était absent de notre histoire humaine. En disant « mon royaume *ne provient pas* de ce monde », Jésus souligne qu'il ne se construit pas avec les moyens du monde, mais aussi qu'il est déjà présent en ce monde. Dieu n'a pas besoin de nous pour faire advenir son Royaume ; il veut avoir besoin de nous pour le révéler aux autres.

Si le Royaume de Dieu est déjà présent dans ce monde, c'est tout simplement parce qu'il n'est pas différent de la personne de Jésus, et que Jésus est avec nous jusqu'à la fin du monde. Là où Jésus se trouve, là se trouve aussi le Royaume de Dieu. Il est présent dans la vie des saints, qui en sont les révélateurs. Notre mission, à notre tour, est de le révéler dans toute notre vie.